

Renaud Camus

# Le Département de l'Hérault

---

Avec un Index des noms de lieux  
et des personnages cités

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

*à Christian Combaz,  
qui vit sur un rocher,  
à regarder l'Hérault.*

La Jeune Parque *ne va pas se transformer  
éternellement en rôti de veau,*  
Paul Valéry à son fils prodigue

## *La recherche du Lieu-Plaisant*

A la recherche du Lieu-Plaisant, Roman et moi, nous nous perdîmes.

Ce n'était pas une entreprise bien difficile. Les chemins abondent, sous le mont Saint-Baudille. On ne sait guère où ils peuvent conduire. Et après tout, quelle importance ? Le temps d'hiver était splendide, en février on avait un peu chaud, manches retroussées sous le grand soleil. Et le vent léger, par fantasques bouffées, rabattait sur nos pas des senteurs affolantes, de buis en fleur et d'arbousiers, comme dans *Phydilé*.

Pour ce qui est du site, il est *sublime*.

Je sais bien que l'adjectif est un peu fort, donc un peu faible. Je reconnais qu'il prête au ridicule.

Aussi ne l'employé-je pas sans beaucoup de circonspection. Mais qu'y puis-je, si le paysage est *vraiment* sublime, sur ces hauteurs, entre la Font du Griffon et le roc de la Vigne ?

Je me souviens m'être dit, la première fois que je l'ai contemplé – il y a de cela bien des années –, qu'il n'y en avait pas en France de plus beau.

Depuis j'ai voyagé. J'ai vu du pays. *J'ai connu tout ce que vous savez : le printemps, l'odeur de la terre, la floraison des herbes dans les champs, les brumes du matin sur la rivière, et la vapeur du soir sur les prairies. Je traversai des villes, et ne voulus m'arrêter nulle part. Et si quelqu'un m'avait rappelé, récemment encore, mon sentiment de cette époque lointaine, j'en aurais été un peu embarrassé, certainement, comme d'une exaltation passagère, un caprice de l'humeur, comme les bouffées de vent, voire une patente absurdité.*

*Le plus beau paysage de France, allons donc, quand il y a La Garde-Guérin vue du château du Roure, au pied du mont Lozère ? Quand il y a la Châtaigneraie avec ses lointains bleus, dans le Cantal, tantôt Poussin et tantôt Vélasquez ? Et toute l'Occitanie déployée comme une carte, des hauteurs de la tour Laffon, entre le col de Jouels et celui de la Crouzette, non loin de Massat, dans l'Ariège ? Il fallait avoir perdu l'esprit...*

Pourtant, avec Roman, l'autre jour, venant de Brissac et des bords de l'Hérault, en aval de Ganges, je suis repassé par la vallée de la Buèges. Nous avons remonté la rivière jusqu'à sa source, au

Méjanel : Saint-André-de-Buèges, Saint-Jean-de-Buèges, et plus haut l'on dépasse Pégairolles, sur son piton. Suivant la route étroite, et qui se tord pour gagner le col, nous avons continué à monter. Sur le plateau j'ai revu le mas d'Aubert, et le hameau des Lavagnes. Et de là nous avons marché, pour nous y perdre, parmi les rochers blancs et gris dans la lumière, au pied des piochs : pioch de Fraïsse, pioch de Roquebrune, pioch Farno, mont des Beaumes-des-Corneilles. A force d'avancer à l'aveuglette sous le ciel bleu, nous en sommes arrivés à dominer, sans doute, mais sans le savoir, le cirque de l'Infernet et le cirque du Bout-du-monde, qu'on atteint par le bas, d'habitude, de Saint-Guilhem-le-Désert. Or, intacte, à moins qu'amplifiée par le vent, par l'amitié, la bonne humeur et le printemps égaré, m'avait repris l'exaltation ancienne, *fraîche et riante comme au matin des batailles*.

Bien sûr il doit y avoir ailleurs des sites aussi majestueux, des panoramas plus vastes, des solitudes encore plus grisantes, qui sait ? Mais où le monde connu s'évanouit-il si gaiement, et sur une pareille étendue, dans ces parfums de romarin et de salsepareille ?

Je me souviens que m'avait attiré en ces parages, la première fois, comme je séjournais dans l'Hérault des montagnes, déjà, une route que la carte Michelin croyait devoir déclarer *dangereuse*, par des moyens de convention : très étroite de tracé, à peine lisible même, sinueuse et rouge en alter-

nance avec le blanc, entre les plis. Les gens se moquent de vous quand ils vous voient vous faire une opinion de telle ou telle contrée, et de son éventuel attrait, ou de l'ennui qu'elle va dégager, au seul vu de la carte qui la figure. Mais ils ont tort. Car à l'exégète exercé, et que le désir porte, surtout, bien des réalités du monde sensible et des espaces qu'il nous soumet sont immédiatement apparentes, sur la simple consultation des relevés topographiques. On se forge une idée des paysages et des routes, du relief et de l'occupation des sols, sinon des ciels, à les trouver symbolisés sur du papier. Et souvent cette idée s'avère, à fendre l'air à nos côtés.

Une route que la carte Michelin se donne les gants de juger *dangereuse*, et qui parcourt vingt ou trente kilomètres, dans l'Hérault, sans seulement en croiser une autre, d'est en ouest, entre Arboras et Saint-Jean-de-Buèges, suscite en un tournemain, il me semble, chez tout voyageur raisonnablement casse-cou, un préjugé très favorable. Or ce préjugé-là, comme beaucoup de préjugés, révèle à l'usage une forte teneur en vérité.

On est injuste envers le préjugé, trouvé-je. Il est victime d'un préjugé. Il faudra qu'un jour nous écrivions son éloge, après tant d'autres. Lequel se présenterait à peu près de la sorte :

A partir de l'observation très juste, et très utile – *indispensable*, même (ménageons l'ennemi) –, que le préjugé n'est pas *toujours* vrai, on conclut qu'il est toujours faux, ce qui est une absurdité. Il est plutôt

plus vrai que son contraire, dans l'ensemble. Même si ce n'est pas *toujours* le cas, un homme en habit de moine, *la plupart du temps*, est bel et bien un moine. Et tel qui se dirigerait dans la vie selon les seuls préjugés (les préjugés généraux, j'entends ; les antiques *vérités premières*), il courrait plutôt moins de risques de se tromper qu'un autre, qui calquerait sa conduite, lui, sur leur renversement systématique.

D'une part. Et d'autre part j'avais en tête, mais alors à ne pouvoir m'en défaire, le titre d'un livre chinois que j'aime, les *Randonnées aux sites sublimes*, de Xu Xiake.

A dire le vrai c'est surtout son titre, qui me plaît. Pour une lecture de bout en bout – je ne m'y suis jamais essayé –, c'est sans doute un ouvrage on ne peut plus ennuyeux : un inventaire atrocement exhaustif, une énumération sans pitié, la vérification point par point de la Création, et des noms qui lui furent donnés ; sans oublier les améliorations pittoresques qui lui furent apportées par les siècles, par les ancêtres et par la tradition. Mais si l'on ouvre le volume au hasard, et si l'on en parcourt un ou deux paragraphes, ils n'ont pas de mal à faire rêver :

« Au Quatrième Méandre il y a à droite la plateforme du Pêcheur et la falaise de la Rare-Authenticité ; à gauche les falaises du Perchoir-du-Coq et du Banquet-des-Immortels. A mi-pente de la falaise du Perchoir se trouve une grotte, très étroite à son orifice mais fort vaste intérieurement ; des planches posées sur des pieux fichés horizontalement évo-

quent irrésistiblement un perchoir à volailles ; au-dessous un gouffre d'un vert émeraude : c'est le gouffre du Dragon-Couché. A sa droite se trouvent les pics du Grand-Ecran et de la Pousse-de-Bambou ; à gauche, la terrasse du Changement-de-Tenue et le pic du Pilier-Céleste ; cela constitue le Cinquième Méandre. L'Académie du duc Wen est située juste en dessous du Grand Ecran. »

Sans doute sont-ce les mots *sentiers de randonnées*, qui m'avaient fait songer à Xu Xiake (Hsü Hsia-k'e). C'est une expression que je n'aime pas trop, d'habitude. Elle suggère que la promenade, cette creux-songerie vagabonde, cette errance libre du corps et de l'esprit, ce capricieux enchaînement d'images, de savoirs encombrants et de pas incertains, est en fait prévue dans son déroulement, balisée, reconnue – et qui pis est prévue par d'autres. Le monde est *au deuxième degré* dès lors que ses déserts, à commencer par celui-ci de Saint-Guilhem, sont quadrillés pour la sortie de groupe, signalisés pour les comités d'entreprise et soigneusement aménagés pour l'émoi des familles. Et rien n'est ennuyeux comme le *deuxième degré*. Ne sont tolérables que le mille vingt-troisième, bien sûr, et le premier.

Cependant si la *randonnée* est exaltée par la littérature chinoise du XVII<sup>e</sup> siècle, et par la japonaise du VII<sup>e</sup>, elle retrouve toute sa dignité poétique, qu'auraient pu compromettre un brin les panneaux directifs du Club cévenol, lequel pourtant n'en abuse pas – la preuve : nous nous perdîmes. Les

signes qu'il dispense sont sibyllins à souhait : une barre rouge, une barre blanche, sur un tronc ou sur un caillou. Et comme leur théorie se prolonge à gauche autant qu'à droite, aux pattes d'oie, on leur sait gré de n'être d'aucun secours.

D'ailleurs on ne sait même pas ce que l'on cherche. Comment s'appelle cet ermitage ? Est-ce Notre-Dame-de-Belle-Grâce, ou Notre-Dame-du-Lieu-Plaisant ? Le nom varie selon les guides, les générations, les souvenirs des uns et des autres. Ou bien s'il y avait deux ermitages ? De toute façon tout cela n'arriverait pas, toute cette quête désordonnée, cet égarement si vous n'étiez pas si avare, ou moins gêné aux entournares : que n'achetâtes-vous hier, dans Montpellier, près des Trois-Grâces, une vraie carte d'état-major, au lieu de vous effrayer de son prix, pour si peu d'espace qu'elle couvrait ?

Cela dit on n'a aucun mal, je vous assure, une fois qu'on s'est bien mis en tête un échappé des concours littéraires mandarinaux, une sorte de Kerouac du temps des Ming en marche vers le Temple de l'Intégrité-de-l'Empire (« de ce monde de poussière, il ne voulait retenir que celle des routes », dit joliment son préfacier), aucun mal à trouver assez sinisante, en effet la combe d'Arnaud. Qu'y a-t-il de plus chinois, on vous le demande, que des pins de Salzman croissant dans un tumulte de rochers, sur les abruptes pentes du puech Bouissou ?

Nous parlions de la reine Hélène, je m'en souviens.